



LES LASCARS

Une jeunesse en colère

MARC HATZFELD

autrement

Extrait de la publication

LES LASCARS

On trouve de tout dans la transgression juvénile, des actes flamboyants et des gestes minables, des audaces généreuses et des crapuleries sordides. Non seulement la question n'est pas récente mais, dès lors qu'on la regarde sur le temps long, elle est fondatrice : la « faute » d'Ève et Adam, la fougue assassine de Roméo ou le mensonge effronté d'Antoine Doinel dans les *Quatre Cents Coups* sont autant d'actes qui émancipent.

Le discours sur la « montée de la délinquance des jeunes » ou sur les « incivilités » apparaît comme un vaste malentendu, un dialogue de sourds conditionné par la peur des uns et l'avenir bloqué des autres. Les solutions sécuritaires font figure de déni de reconnaissance de la jeunesse elle-même.

Tandis qu'entre policiers, philosophes, psychiatres, juges, parents, éducateurs, le débat s'embourbe, l'apport majeur de ce livre est de changer de cadre, de changer d'échelle.

Son écriture ciselée invite chacun à ouvrir ses oreilles pour entendre ce que nous disent ces jeunes rebelles. Ce livre fait grandir.

Marc Hatzfeld est sociologue et ethnologue. Il a publié chez Autrement *Les Dézingués. Parcours de SDF* (2005), prix La Ville à lire en 2007 (France culture/Urbanisme), *La Culture des cités. Une énergie positive* (2006) et *Petites fabriques de la démocratie. Participer : idées, démarches, actions*, avec Anne Dhoquois (2007).

Préface de René Schérer.

ISBN : 978-2-7467-2262-0

15 euros

Imprimé et broché en France

Illustration de couverture : © Flore-Aël Surun/Tendance floue

Conception graphique : Kamy Pakdel, studio Autrement

LES LASCARS

AUTREMENT/**FRONTIÈRES**

Collection dirigée par Henry Dougier

Édition : Marie-Pierre Lajot.

© Éditions Autrement, Paris, 2010.

MARC HATZFELD

LES LASCARS

Délinquants, de la rage et du cœur

Le grand écart, préface de René Schérer

ÉDITIONS AUTREMENT/**FRONTIÈRES**

Pour Shasta et Sitka

« Je me suis approché pour entendre ce qu'il chantait. Il chantait cette chanson : "Si un cœur attrape un cœur qui passe à travers les seigles..." Il avait une jolie petite voix d'ailleurs. Il chantait comme ça, pour lui, tout seul. Les bagnoles roulaient à toute berzingue, les freins crissaient de partout, ses parents ne lui prêtaient aucune attention, et lui continuait de marcher au bord du trottoir comme si de rien n'était en chantant : "Si un cœur attrape un cœur qui passe à travers les seigles..." Je me suis tout de suite senti mieux, je me suis senti beaucoup moins déprimé. »

J. D. Salinger, *L'Attrape-Cœurs*, 1951.

LE GRAND ÉCART

Préface de René Schérer

Sociologue inspiré, je veux dire animé d'une sympathie profonde et éclairée avec l'objet de son étude, Marc Hatzfeld n'a pas à être présenté. Il est connu pour ses enquêtes sur la jeunesse des « quartiers difficiles » et des banlieues, et ses études font autorité. En un autre temps, qui est le mien, il aurait été, avec Pasolini, le chroniqueur des *borgate* ou du *Trastevere* de Rome, ou le familier de la zone parisienne. Aujourd'hui, il s'agit plus d'autonomes, d'autochoisis par l'étrange décision (ou dérision) qui leur fait adopter non les mots infamants par lesquels les autres, du côté des pouvoirs répressifs, les désignent, « délinquants » ou « prédélinquants », mais des « lascars » au nom glorieux (rattaché par sa racine arabe ou persane au combat et à la bravoure), dont toute la raison d'être et d'agir est la révolte contre l'autorité. Ils font peur, on les juge. Mais n'est-il pas possible de les comprendre, et pour cela, d'abord nécessaire de les connaître ? C'est ce que Marc Hatzfeld, ici, encore une fois, entreprend, autour du thème de la transgression. De la transgression juvénile, cette constante immémoriale des sociétés humaines.

Et, d'emblée, il prend ses distances. Va désamorcer nos craintes, nous délivrer de cette terrible, angoissante inhibition sécuritaire qui hante notre présent et interdit toute pensée. Il ranime celle-ci, la replaçant dans l'histoire. D'emblée, il la réveille. Avec Nietzsche, au début de *La Généalogie de la morale*, il semble nous tirer de notre torpeur en nous faisant nous questionner : « Quelle heure est-il ? » Oui, au juste, à quelle heure vivons-nous, comment devons-nous prendre et comprendre cet éternel, ce nouveau, certes, mais bien connu sursaut de la jeunesse contemporaine ? De

notre jeunesse. À formuler la question, on respire déjà, on sent que l'on va échapper à la prose sordide de l'actualité, de la presse à effets paniquards et à scandales.

Comme aux effets délétères de la psychologie, de la psychanalyse avec leurs catégories pesantes, empreintes de pontification et de bêtise. Ces jeunes, Marc Hatzfeld ne les regarde pas du haut d'une science prétendue ; il se mêle à eux, leur cède la parole ; il les rend enfin acteurs de leur propre histoire, sinon maîtres de leur destin.

Car cela est autre chose. Il ne dit pas qu'ils ont raison : il les écoute. Il faut commencer par là et il faut savoir le faire. J'écrivais plus haut le nom de Pasolini. Oui, il y a dans ce livre un regard, un style de romancier et de cinéaste. Ce qui ne signifie pas qu'il délaisse l'enquête « sérieuse » pour la fiction, mais, au contraire, qu'il atteint cette vérité de vie dont le romancier seul, l'homme de fiction, le créateur est capable, hors des mornes et désespérants artifices des sciences humaines objectives.

Replacée dans le contexte de l'épaisseur historique, mais aussi poétique, romanesque, mythique, la catégorie sociale de « la jeunesse », loin de se dissoudre dans l'imaginaire, acquiert, en face de ces artifices d'étude, sa réalité. Ainsi qu'y trouvent concrétude les fameux « problèmes » qu'elle pose à ses contemporains. En quelques splendides pages centrales qu'il place sous le signe ou le patronage d'une « philosophie vitaliste », Marc Hatzfeld balaye les opinions timides et préconçues. La jeunesse est tout simplement la force vivante de la société, sa transgression, l'expression de son énergie.

Aussi est-elle à penser non en fonction de ce à quoi elle s'oppose, comme une force réactive, mais en tant qu'affirmative, puissance d'être et d'agir. La philosophie de Marc est spinoziste, nietzschéenne, deleuzienne. En tout cas en rupture avec l'opinion commune de ce siècle, celle du pouvoir, celle que les médias véhiculent, qui inspire celui qu'on appelait de mon temps l'« homme de la rue » ou « du café du commerce ».

C'est là une *première* différence, un premier volet de l'enquête, qui fait toute la valeur de ce livre : son ton, son style, son *écart* – un grand écart – avec ce que l'on a coutume de lire et d'entendre. Introduire le poétique, la vision esthétique dans le quotidien, non pas du tout pour le remplacer par une autre vision, mais, au contraire, pour avoir accès à son intime réalité. Seul le langage poétique nous la révèle et seule la transgression, entendue en tant qu'affirmation de vie, nous permet d'atteindre les forces cachées qui portent la société.

Il s'agit, pour ne pas retomber dans les vieilles ornières et les traditionnelles impuissances, de changer de point de voir, d'axe ou de pivot. De ne plus penser la transgression comme un état pathologique, mais – ce que déjà Durkheim, d'ailleurs, avait su établir génialement pour le crime – comme un état *normal*. Ce mot étant entendu en un sens fort, affirmatif : faisant partie du social comme ce qui le porte en avant, lui permet de se développer, invente. Force créatrice, innovatrice de la jeunesse dans sa transgression.

« Où que l'on soit né, à 16 ans, on est le Cid ou Jeanne d'Arc poussant l'envahisseur hors de chez soi, l'un des amants de Vérone habité de passion, Saint-Just osant parler de liberté et de bonheur, Alexandre traversant les déserts... » Le ton est donné.

Tout le problème restant de savoir quelle est la transgression purement ravageuse, de soi et d'autrui, qu'il faut éviter et celle, affirmative, qui indique le chemin de l'action, de la construction, du nouveau.

Au fond, c'est le double versant d'un « nihilisme » que signalait déjà Nietzsche, et qui a imposé son empreinte à tout le monde moderne. Il est vrai, et ce livre le reconnaît bien, que tout n'est pas positif ni constructif dans les révoltes de la jeunesse, qu'elles soient individuelles ou collectives. Et qu'il y a un nihilisme purement destructeur qu'il n'est aucunement question de protéger ni de sauver. Toutefois, comme le disait Spinoza – encore lui –, même les passions les plus « tristes », mortifères, ont leur degré de positivité ou de « puissance », leur *conatus* ou capacité d'effort et d'action.

Et cet aspect est à déceler, à sauver de la répression pure et simple, du bulldozer de la répression.

Ou, en d'autres termes, de l'application aveugle, mécanique d'une loi mal entendue.

Du « malentendu » de la loi, sur quoi il est écrit ici d'excellentes choses.

Et qui constituent un *second* aspect, un second ensemble d'analyses ressortant du commun de considérations analogues.

En bref, loi et transgression se renvoient dos à dos ou, si l'on préfère, s'étaient mutuellement. De là les échecs réitérés, l'impasse de l'opposition simple à des transgressions protéiformes, de l'unicité de la loi. Argument derrière lequel se retranchent les pouvoirs : justice, police, jusqu'aux familles, selon l'occasion réconciliées, éducateurs et psychanalystes s'épaulant mutuellement.

Il y a malentendu, objecte Marc Hatzfeld. Il n'y a pas « la loi » mais, pour ses relevants, on dirait ses « passibles » ou ses sujets, des ennemis divers, des obstacles à contourner. Loin d'être monolithique, la loi est « ondoyante » selon un mot de Montaigne, « chatoyante », la plupart du temps saisie comme profondément injuste eu égard aux revendications de l'individu ou du groupe opprimé.

Ce n'est qu'à partir d'un point de vue d'une objectivation idéale totalement abstraite que l'on peut traiter la loi comme étant la condition universelle d'une liberté civile. Nulle part ne se rencontre le schéma rousseauiste du contrat libérateur. Or c'est celui-ci qu'opposent incessamment à la violence rebelle les hommes politiques, qu'ils soient de gauche ou de droite.

Il s'agit de dénoncer ce *consensus* en porte-à-faux. Une phraséologie d'ailleurs impuissante et qui n'en a jamais fini de s'étonner de son impuissance. Parce qu'elle passe à côté du problème ; qu'elle méconnaît les véritables forces en jeu. Et que, là où il y a jeu des forces et qu'il s'agirait essentiellement de savoir en tenir compte et de composer avec elles, de *les composer* – je veux dire proposer de nouveaux agencements, d'autres dispositifs, non de

pouvoirs, mais de forces –, on se contente d’arguer d’idéologies désuètes, de structures pensées en cabinet, d’agiter, disait Charles Fourier, les « balivernes libérales » qui ne sont pas seulement propres à notre temps de libéralisme à tous crins. Ou mieux, elles font apparaître l’éternelle essence autoritaire, disciplinaire de l’État, des pouvoirs où qu’ils se manifestent. Disciplinaire, c’est-à-dire de contrainte et d’encadrement. Loin de songer à s’appuyer sur elle, « la jeunesse » s’éprouve – et elle l’est réellement – surveillée de toutes parts, coincée dans le moindre de ses mouvements – dont chacun sera alors écart – par un regard « panoptique », selon l’appellation que les analyses de Michel Foucault ont rendue familière.

Pratiquement, la condition d’existence des jeunes devenant exclusivement disciplinaire, la moindre faute, le moindre écart étant anticipés par d’incessants contrôles, il devient compréhensible, sinon justifiable, que se produise, par contrecoup, une sorte d’équivalence des réponses ou des délits. La disproportion devient la règle, la dérive suit la bavure.

Marc Hatzfeld se garde de proposer de solution miracle. À vrai dire, il ne propose aucune solution ; se contentant, et c’est déjà assez, c’est beaucoup, c’est tout, de formuler des problèmes. *Le problème* plutôt, car il n’y en a peut-être qu’un dont les termes restent toujours voilés à ceux qui prétendent s’intéresser à la jeunesse et qui en ont la charge. Et ces termes gravitent autour de celui d’« énergie de vie », de la force positive pour la vie individuelle et celle des sociétés que l’action en marge des lois ou contre elles représente.

En d’autres mots, mais visant la même chose, Fourier posait en principe et en refrain de son traité sur l’éducation : « Il n’y a pas de passion mauvaise, il n’y a que de mauvais développements. » Ou Deleuze, reprenant en écho et plus proche de ce que nous avons aujourd’hui sous les yeux : « Toute puissance est bonne, seuls les pouvoirs sont méchants. »

La puissance, ou les forces vives de la jeunesse indiquant l'avenir en face de la méchanceté de pouvoirs butés qui ne songent à d'autres moyens qu'à sévir.

À la loi, savoir opposer la vie. N'est-ce pas la leçon à tirer de ces « lascars » ? Certes, mais au prix d'un *grand écart*. D'un « écart absolu » dans le langage – encore – de Fourier.

René Schérer

LE PROBLÈME

Le problème apparent est que certains jeunes vivant en France « font des bêtises ». Ils font des bêtises dans tous les espaces de la vie sociale. Certains font des bêtises dans leur famille, d'autres dans les écoles, dans la rue, chez les commerçants, dans les boîtes de nuit du samedi. Ils font des bêtises de toutes sortes. Certains se contentent de mal parler, d'autres détroussent leurs voisins, volent à la portière, dévalisent des maisons, des magasins, violent leurs amis d'enfance, poignent leurs professeurs. Certains s'en prennent à leurs proches, à leurs frères et sœurs, à leurs parents, avec brutalité, avec malice, avec culpabilité, avec la peur au ventre ou comme si de rien n'était. Certains agissent pour l'argent ou pour la gloire, pour la frime ou pour manger, pour changer le monde même ; quant à d'autres, on ne saurait dire pourquoi ils entrent dans la danse. Certains ne font que passer par les mauvais coups, d'autres s'y incrustent et d'autres encore en font une carrière. Certains de ces mauvais garçons et mauvaises filles s'organisent et accumulent les instruments de leurs coups tordus à venir. Certains sont gentils comme des chatons si on les prend à part, mais pour d'autres, il n'y a rien à faire, tant on a l'impression qu'ils ne veulent plus rien savoir d'une vie en paix, d'une existence collective : ce sont de vrais chats sauvages. Il est des jeunes qui ne s'en prennent qu'à la police, d'autres dont les mauvaises manières sont réservées à leur famille, à l'école ou au genre opposé ; des jeunes qui n'œuvrent qu'en groupe ou d'autres qui n'agissent qu'en solo. Certains écoutent ce qu'on leur dit et laissent entendre que les gestes déplacés leur ont échappé, d'autres n'écoutent rien, n'entendent rien, semblent butés comme des mules. Certains paraissent

mesurer des limites, mais pas tous. On en trouve parfois qui ne comprennent vraiment pas pourquoi on les envoie devant le juge, pourquoi on les menace et ce qui les attend. Certains sont drôles, malicieux, attachants, d'autres sont tristes à mourir, d'autres encore vindicatifs, idiots, morveux. Certains jeunes se font prendre au premier coup, d'autres traversent l'existence sans jamais rencontrer d'opposition. On trouve de tout dans la transgression de la jeunesse, des actes flamboyants et des gestes minables, de la folie, de la poésie, des quatre cents coups romanesques et des désespoirs suicidaires, des révoltes généreuses et des crapuleries sordides. Les formes et le sens de la transgression juvénile ouvrent un ensemble immense et contrasté qu'aucune institution ne peut embrasser dans sa totalité, dont peu d'observateurs prétendent comprendre le fin mot. La variété est infinie et les manifestations sont déconcertantes. Mais le vrai problème n'est pas là.

Des adultes essaient aussi bien qu'ils le peuvent de comprendre : des policiers, des philosophes, des psychiatres, des juges, des parents, des éducateurs. Chacun, disposant des ressources de son art et de sa posture, approfondit, fait jouer les concepts et s'instruit d'expériences étrangères. On note finalement que toutes les époques ont rencontré la transgression de la jeunesse, même les plus brillantes et les plus élégantes. D'Athènes au siècle de Périclès¹ à la richissime Los Angeles, des métropoles indiennes aux villes africaines, les civilisations de bien des époques sur tous les continents semblent rencontrer, à des degrés divers et pour des périodes variables, le front de refus d'une jeunesse transgressive.

Il est difficile d'affirmer qu'on a tout essayé, mais les responsables de l'ordre ou de la sécurité prétendent que beaucoup a été fait pour comprendre et répondre : la force punitive et la patience infinie, la médicalisation et la militarisation, la médiation et la considération collective, la famille et la métaphysique. Sans doute

1. Charalampos Orfanos, *Les Sauvageons d'Athènes, ou la Didactique du rire chez Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

certaines situations ou certains acteurs parviennent-ils ici ou là et pour un temps à infléchir la tendance, à jouer sur des facteurs, à enrayer des spirales perverses. Mais force est de constater que, dans la France du début du XXI^e siècle comme dans bien des pays d'Europe occidentale et du monde, on ne parvient pas à trouver sa place à la jeunesse, un conflit récurrent l'oppose à des autorités qui ne savent plus où donner de la tête, elle poursuit de plus belle sa carrière délinquante.

Dans une course répressive qui s'emballe, les autorités de pays réputés pour leur sens de la mesure et de l'harmonie engendrent des dispositifs qui violent leurs principes les plus chers. C'est là que gît le problème, un problème qui n'est plus symptomatique, mais bien réel. C'est un problème politique par l'interpellation qu'il adresse aux responsables de la vie de la cité et à la démocratie comme mode de gouvernement, mais son ampleur et sa récurrence appellent une exploration préalable de ses données sociales ou anthropologiques. On pourrait dire que ce problème véritable est que les démocraties occidentales ne savent plus faire face aux turbulences de leur jeunesse sans altérer les valeurs qui les fondent. Aussi cet ouvrage n'a-t-il pas la prétention de proposer des solutions techniques, juridiques, médicales ou même ethnologiques à la question posée par la transgression juvénile. Mais il espère suggérer des pistes de réflexion à partir d'observations de la situation réalisées au cours des dix dernières années, d'entrevues auprès de jeunes occupant des postures diverses par rapport à la transgression, et de discussions avec des professionnels.

Face au foisonnement des actes dans leurs mobiles et leur nature, il m'a paru nécessaire d'introduire en explicitant le contexte dans lequel s'inscrit aujourd'hui la transgression de la jeunesse. Puis, dans une première partie, je porterai l'attention sur la façon dont une qualité d'entre-deux de la jeunesse la détermine. J'approfondirai ensuite en posant l'hypothèse d'une culture propre de la jeunesse, à partir de trois grands traits susceptibles d'aider à

en comprendre les tendances transgressives. J'entrerai dans le cœur du sujet lors de la troisième partie en confrontant la jeunesse et la transgression à partir d'un point de vue vitaliste. J'interrogerai la relation de la loi et de la jeunesse à partir de l'idée du malentendu. Je m'approcherai de solutions possibles dans une cinquième partie qui traitera des écarts de représentation de la transgression entre les jeunes et les autres. Je conclurai ce texte en reprenant l'adresse du transgresseur au Zarathoustra de Friedrich Nietzsche, que je livre ici pour donner le ton de ce qui va suivre : « Si la punition n'est pas aussi un droit et un honneur adressé au transgresseur, je ne veux pas de votre punition². »

2. Friedrich Nietzsche, *Zarathoustra*, trad. Gandillac, Paris, Gallimard, 1971.

